

***Late night* sur le boulevard Taschereau**

Julie Dugal

Numéro 148, février 2016

La Rue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81149ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dugal, J. (2016). *Late night* sur le boulevard Taschereau. *Moebius*, (148), 85–90.

JULIE DUGAL

Late night *sur le boulevard Taschereau*

— Hey man! Geneviève Brisson!

Je marche sur Sainte-Catherine en sortant du boulot lorsqu'une voix m'interpelle. Je me retourne, face à face avec Marie-Ève Tremblay, visiblement figée quelque part au début des années quatre-vingt-dix, à en juger par son look pantalon de cuir et veste en jean aux manches effilochées. Un instant, je crains de vivre mon *Retour vers le futur* et d'être parachutée à l'époque où Guns N' Roses gagnait le *Combat des clips* à MusiquePlus.

Il est cinq heures et quart et elle a déjà l'air amochée. La dernière fois que je l'ai vue, c'était en 1992, au spectacle de Metallica et Guns N' Roses au Stade olympique, celui qui a mal viré et qui s'est fini en émeutes. On s'était perdues dans la foule. Je l'avais cherchée pendant une heure. J'étais rentrée toute seule en métro puis en autobus jusqu'à Chomedey. Je m'étais fait du sang de cochon toute la nuit à m'imaginer où elle était passée. Elle m'avait appelée le lendemain après-midi. Elle était partie avec un motard de Pointe-Claire.

Au secondaire, je me tenais avec la gang de Stéphanie Beaulieu, une preppy qui avait la grosse cabane. Tout l'été, je mangeais des Popsicles à volonté et je me baignais dans sa piscine creusée. Officiellement, je me tenais avec la gang de preppy, mais je n'avais pas les t-shirts Vuarnet et les Stan Smith d'Adidas qui allaient avec. Je venais d'une famille modeste. Marie-Ève habitait le bloc appartements à côté de chez nous, au demi-sous-sol. Il y avait toujours de la musique forte qui sortait des fenêtres, puis son frère avait plein d'affiches de femmes toutes nues dans sa chambre.

Deux jours après le concert, elle et sa famille avaient déménagé à Laval-Ouest. Le reste de l'été avait été bien calme. Plus de musique au boutte, plus d'odeur de pot devant chez elle. Juste un fauteuil troué et un vieux congélateur abandonnés sur le bord de la rue.

— Le band à Demers fait un show hommage à Led Zeppelin à soir au National! Man! Faut que tu viennes!

Elle me parle comme si on s'était vues la veille.

— Je m'en vais rejoindre Pat sur une terrasse. Le show est juste à huit heures. Viens-donc prendre un verre!

Tous les noms qu'elle cite proviennent tout droit des années quatre-vingt-dix. Comme en 1992, Marie-Ève Tremblay a un pouvoir d'attraction sur moi. Je me revois, à quatorze ans, attirée par le monde de cette fille qui me traîne dans les parcs à boire de la bière et à necker des décrocheurs du secondaire. En moins de deux, je me retrouve sur une terrasse d'un bar louche qui héberge des loteries vidéo et joue du Offenbach dans le tapis.

Marie-Ève me demande si j'ai une job. Je lui dis que je travaille à TVA. Elle s'exclame :

— TVA! Connais-tu Charles?

Je lui demande dans quel département il travaille. Elle réplique :

— Comment, quel département! Charles! Lafortune, là! La Voix!

Je précise que je m'occupe de la comptabilité, que je travaille dans les bureaux. Elle me jette un regard qui semble dire que je ne comprends pas sa question, puis elle change de sujet.

Vingt ans plus tard, Marie-Ève Tremblay est toujours celle avec qui il ne faut pas traîner. Pas de travail, pas d'appartement et deux mois qu'elle squatte le bachelor de son frère. Toujours partie sur la go.

J'enfile les Bud Light. J'enlève mon blazer, je le plie en six et le mets au fond de mon sac. Pat, qui foxait tout le temps ses cours au secondaire et passait ses journées à niaiser au centre d'achats, me confie que j'ai de la classe et que je suis ben sexy dans ma petite robe noire.

On se retrouve au National. Marie-Ève fait un high five au portier. Je reconnais Mathieu Bélanger, un gars

qui vendait du pot dans le stationnement de la poly. On passe devant le tout monde. Josiane, ma seule amie célibataire avec qui j'ai l'habitude de passer mes vendredis soirs, n'arrête pas de m'envoyer des textos. Elle me demande si je vais toujours écouter un film chez elle. Je suis Marie-Ève dans la salle. Elle me tient par la main. Plein de gars à forte pilosité nous déshabillent de la tête aux pieds avec leurs yeux cochons. À travers la foule, je sens une main m'effleurer les fesses. J'ai quelques bières dans le corps et ça ne me vient même pas à l'esprit de trouver le coupable parmi ces rockers has been. Au contraire, ça m'excite. Mon téléphone sonne. C'est Josiane, la fatigante. «T'es où? Viens-tu chez nous? J'ai acheté un rosé!» Je lui dis que je suis avec une amie à un spectacle. Elle ne m'entend pas. Je dois crier au téléphone. Marie-Ève est juchée sur les épaules d'un gars. Elle ondule au rythme de *Whole Lotta Love*. Je me dis qu'elle, elle l'a l'affaire. Un barbu musclé me tend une bière. Je ferme mon téléphone.

Après le concert, Marie-Ève me lance :

— On va continuer le party, tu viens avec nous?

Je la suis sans me poser de questions. J'imagine Josiane qui doit ronfler sur le canapé après avoir descendu les trois quarts de sa bouteille de rosé.

Je monte dans une vieille Chevrolet qui sent le fond de bouteilles. Je me retrouve à l'arrière, entre Marie-Ève et mon barbu musclé, qui porte fièrement le perfecto de cuir. Je me demande ce qu'il fait dans la vie. Mécanicien? Vendeur de pot? Pat glisse un *Greatest Hits* de Guns N' Roses dans le lecteur. Avec six bières dans le corps, les paroles de *Paradise City*, que je n'ai pas entendue depuis des lustres, me reviennent par magie, comme à l'époque où j'enregistrais les vidéos à MusiquePlus sur une cassette VHS. Je hurle : «C'est ma toune!» puis je me mets à chanter en secouant la tête de tous les côtés, pour le plus grand plaisir de mon nouveau kick qui me lance non-stop des sourires coquins. À peine la chanson terminée, je suis en train de le frencher sur la banquette arrière. Avec Marie-Ève qui me crie des vieux hits de hard rock dans les oreilles et l'odeur de pot qui flotte dans le char, je ne suis clairement plus en 2014. Je ne suis clairement plus

Geneviève Brisson, comptable, l'éternelle célibataire sur le déclin à l'aube de la quarantaine. Je suis Gen, l'ado de quatorze ans qui aime mieux se faire un pouilleux qu'un snob de la gang à Beaulieu et qui parfois foxe un cours, juste pour se sentir rebelle.

Je suis tellement absorbée par mon rocker que je ne me rends même pas compte qu'on a traversé le pont Jacques-Cartier et qu'on roule sur le boulevard Taschereau. Pat coupe le contact. On est dans le stationnement d'un motel miteux. Le genre qui affiche ses prix pour la nuit ou la sieste.

Je crains un instant d'avoir été mêlée à une partouze à mon insu. Dans mon monde, continuer le party, ça ne se fait pas dans une chambre de motel sur la Rive-Sud. Dans mon monde, quand on veut continuer la soirée, on rentre sagement à la maison avec quelques amis, et on débouche une bouteille de Syrah en écoutant Ici Musique. Marie-Ève et sa gang, eux autres, ils terminent la soirée dans une chambre de motel à la moquette orange avec une caisse de vingt-quatre et une couple de joints.

Marie-Ève ouvre la télé. Elle me demande :

— C'est quel poste Stingray Classic Rock?

Je hausse les épaules. Je n'en ai aucune idée. Elle me dit :

— Tu travailles à TVA pis tu connais pas Stingray?

Je ne veux pas revenir sur la conversation où j'ai tenté de lui expliquer que je ne côtoie pas les vedettes et que je ne suis pas payée à écouter la télévision, mais que je passe ma journée à émettre des factures et à courir après les fournisseurs.

Elle tombe sur une vieille toune de Kiss en zappant. Elle se déhanche en improvisant un strip-tease. Je la trouve intense, mais en même temps que les gars sifflent et que je reçois sa brassière cheap à mes pieds, je me sens pas mal wild de prendre part à cette soirée. Je pense à toutes les petites jeunes du bureau qui me font faire une crise d'apoplexie quand j'apprends qu'elles sont nées en 1990. Qui me font remarquer que je suis vraiment plus dans le coup lorsqu'elles me demandent : « Toi, Geneviève, tu te pognes beaucoup de dates grâce à Tinder? » sachant très bien que je ne comprends même pas c'est quoi, Tinder. Question

de bien me faire sentir que je suis out et d'autant plus minable, à mon âge, sans progéniture.

Après le strip-tease de Marie-Ève, j'enfile les souvenirs flous. Je tombe par terre, à moitié saoule, en ratant le coin du lit. Je suis morte de rire, sans savoir pourquoi. J'ai le piton collé. Martin, le musclé, me relève et ça se termine par une séance de tripotage dans la salle de bain.

Je me réveille avec une gueule de bois. Je suis en petite culotte dans le lit. La chambre est un bordel. Il y a des chips écrasées partout sur le tapis, un pan du rideau est déchiré. Je me rappelle vaguement Marie-Ève dansant toute nue en tirant dessus. Les gars ne sont plus là. J'entends couler l'eau de la douche. J'appelle Marie-Ève. Elle ne répond pas. Je pousse légèrement la porte. J'aperçois les fesses nues de Martin, sous la douche. Il n'est pas musclé pantoute! Bedonnant, avec un tatou d'aigle tout étiré par sa vieille peau dans le bas du dos. J'ai un flash. Je me revois dans la salle de bain, en train de baisser son pantalon. Maudite boisson! Je m'habille et me sauve. Je sors sur le boulevard Taschereau. Il est neuf heures et quart.

Dans le taxi qui me ramène sur l'île, je me dis que Marie-Ève Tremblay n'a pas changé. Comme la fois du motard de Pointe-Claire, elle vient encore de me sacrer là. Je m'aperçois dans le rétroviseur, les cheveux en bataille, le maquillage défraîchi. Je ne suis plus dans la course. J'ai la gorge sèche. Je me sens sale, dans ma petite culotte qui date de la veille et sur laquelle s'est frottée la bite d'un vieux has been. Derrière les pattes d'oies qui creusent les extrémités de mes yeux se cachent bien plus que des nuits sans lendemain. Derrière ces rides se terre une solitude béante qui m'aspire et dans laquelle je me perds. Je suis seule. Terriblement seule. Moi et mes trente-huit ans.

